

# LE MESSAGER,

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET COMMERCIAL.

Laissez faire, et laissez passer.....  
ÉCONOM. POLIT.

Ce Journal parait le Mercredi et le Samedi. — On s'abonne  
rue da Quitanda, n<sup>o</sup>. 79

Le prix de l'abonnement est de 40000 Reis pour quatre mois.

RIO DE JANEIRO, IMPRIMERIE DE GUEFFIER & C<sup>o</sup>.

INTÉRIEUR. — *Rio de Janeiro.*

Suivant la *Verdade*, le gouvernement a nommé sénateur, l'ex-ministre de la justice Diogo Antonio Feijó, à la place du marquis de Sto-Amaro, resté jusqu'ici sans successeur. Ce grand acte de reconnaissance nationale et provinciale tardait à l'impatience des citoyens doués de conscience et de mémoire, qui en attendent impatiemment un plus décisif encore.

THÉÂTRE.

*Représentation au bénéfice des victimes de l'inondation de Campos par la Société Dramatique française.*

Nous n'avons pas encore parlé, dans notre feuille, de la société théâtrale que plusieurs amateurs français ont formée entre eux pour leur amusement particulier et celui de quelques familles de leur connaissance. Quoique leurs représentations aient fait grand bruit et aient étonné, par l'ensemble de l'exécution et le talent pour ainsi dire inné, qu'ont développé plusieurs débutans; gens de goût et habitués aux meilleurs théâtres de la mère patrie, il nous eût semblé inconvenant de soulever le voile d'incognito, un peu clair à la vérité, dont ce divertissement, d'autant plus apprécié que c'était une bonne fortune dans une ville stérile en amusemens, voulait se couvrir: aujourd'hui il nous est permis, sans être indiscret, de payer un juste tribut d'éloges aux personnes qui ont surmonté un grand nombre de difficultés pour mettre l'entreprise en marche, et qui, dès la première représentation, ont si bien surpassé l'attente des plus difficiles, qu'un concours de spectateurs, toujours croissant, se dispute le nombre restreint de billets que le local permet de distribuer. Aujourd'hui la dignité d'une bonne action rend intéressant pour le public tout entier ce qui n'avait jusque-là qu'un intérêt de plaisir pour un nombre assez limité de spectateurs; et le plus agréable devoir des publicistes est de proclamer les bonnes actions, moins pour récompenser ceux qui les font que pour créer des imitateurs. Nous voici donc bien et dûment autorisés à parler à notre aise du Théâtre de Société que les Français ont improvisé.

Disons d'abord un mot du local. Le Petit-Théâtre

(Theatrinho) de la rue dos Arcos était déjà avantageusement connu par les représentations qu'y donnait une société particulière de jeunes amateurs brésiliens. Mais depuis quelque temps ce temple inaperçu de l'art dramatique reçoit un honneur dont bien peu des plus fameux théâtres de l'Europe peuvent se vanter. Le culte des muses scéniques y est alternativement célébré dans trois des principales langues que l'on parle dans le monde; et s'il est vrai, comme on le dit, que les Allemands veulent aussi organiser leur société, ce Panorama dramatique n'aura plus à demander qu'une société italienne pour être presque complet, car il y a peu de différence entre le théâtre espagnol et le théâtre portugais. Mais cette excursion polyglottique nous éloigne du *Theatrinho*, on y est bien; rentrons y. Si la salle est petite, elle est joliment décorée, gaie, claire, avec une scène aussi vaste qu'il était possible de la faire dans ce local rétréci, pour qu'elle fût en harmonie avec les dimensions de l'espace destiné aux spectateurs: une galerie, élevée sur des colonnes, embrasse les contours du parterre de sa demi ellipse; elle est exclusivement réservée au beau sexe; et dans un local aussi étroit et sans séparations cet arrangement était exigé par les convenances et le charme du coup-d'œil. C'est déjà un spectacle ravissant que cette guirlande de femmes qui semblent partager toutes une mise immense d'animation, de grâce, de beauté, d'élégantes parures assaisonnées d'un petit grain de coquetterie; Chacune apporte quelque chose à ce trésor commun, et le reflet se divise entre toutes. Mais lorsque tant de puissances de fascination sont liées et embellies par l'expression angélique que la pratique d'un acte de bienfaisance donne à toute physionomie de femme, alors une émotion sympathique électrise l'assemblée; ce n'est plus la réunion d'hommes indifférens les uns aux autres, accidentellement rapprochés pour se divertir; c'est une société d'amis, de frères, de parens, pour laquelle une bonne action forme un lien aussi puissant que celui de l'intimité ou de la parenté. Les cœurs battent à l'unisson, les fibres vibrent en harmonie, et la conviction, que tant d'impressions de bonheur et de fraternisation vont se modifier chez l'infortuné en impressions de soulagement et de gratitude, comme ces sons joyeux et sonores, partis d'un palais en fête, que l'écho d'un bois sombre renvoie sur une octave plus basse, mais plus suave, exalte l'âme et

fait bien penser de soi-même et de l'humanité.

C'est sous le charme d'un pareil sentiment qu'un orchestre bien composé nous a avertis par de brillantes ouvertures que la toile allait se lever. Le jeu des acteurs et l'agrément des pièces l'ont entretenu et même accru. L'enchantement du public a souvent fait explosion par des salves d'applaudissemens et des ris immodérés. Les pièces avaient été bien choisies. Le genre sérieux et larmoyant aurait été trop en rapport avec le but de la réunion, pour que la disposition indéfinissable où les acteurs trouvaient l'assemblée ne l'eût pas entraînée vers un attendrissement dont l'intensité fût devenue douloureuse; le rire a fait une heureuse diversion. Dans la première pièce, spirituellement bouffonne, ce public d'amis a reçu les adieux d'un amateur qui doit lui laisser de longs regrets à plus d'un titre. C'est à son zèle que l'on doit en partie la formation de la société, et il en était un des acteurs les plus infatigables et les plus goûtés.

Après un solo où l'on a entendu avec satisfaction M. Motta, qui a voulu escompter en plaisir aux souscripteurs une partie de la dette de reconnaissance de ses compatriotes bénéficiaires, sont venus les *Étourdis*, jolie pièce d'Andrieux, un peu faible peut-être sous le rapport de la versification et de l'intrigue, mais où cette faiblesse disparaît sous une foule de détails piquants, de mots heureux et de situations comiques. Folleville ressortait par l'excellent ton de sa tenue et de sa diction, et il a été parfaitement secondé par tous ses confrères. Nous disons confrères, et pourtant il y avait des femmes dans la pièce: nous l'avouons, ce n'est pas sans quelque antipathie que nous avons entendu dire que les rôles de femme étaient joués par des jeunes gens, et ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous attendions l'instant de l'épreuve. Nous avons été agréablement dérompés; sans quelques inconvéniens de stature et de dimensions des extrémités l'illusion eût été complète. Cette grâce ingénue, cette réserve piquante, ce je ne sais quoi de modeste et d'agaçant, qui dans la compagnie de l'homme semble inimitable, même à tous les âges, et que de graves barbons, après des lustres d'expérience, ne peuvent expliquer, ont été saisis de prime abord par des adolescents imberbes. O nature! nature! par tes révélations on en sait plus à quinze ans sur le cœur et le manège des femmes que tous les souvenirs et toutes les méditations en peuvent avoir appris à quarante!

Le *Comédien d'Étampes* est venu terminer dignement la soirée. L'enthousiasme du parterre a été au comble. Les travestissemens si comiques et si disparates du *Comédien* n'ont pas trompé le seul Macloux de Beau Buisson, et l'amateur capable de s'acquitter avec cette supériorité de tant de rôles différens est un acteur distingué. La Magdeleine du *Comédien d'Étampes*, qui était aussi la Fanny des *Deux Précepteurs*, a été charmant, nous allions presque dire *charmante*: enfin pour être justes il faudrait nommer tous les personnages des pièces, puisque nous nous sommes interdits de nommer

les personnes; mais notre article devient long et nous ne voudrions pas leur payer par l'ennui d'une relation sans terme le vif plaisir dont nous leur sommes redevables.

Ainsi ce sont écoulées, comme des minutes, six heures véritablement délicieuses; et la satisfaction a duré plus long-temps que le divertissement. Presque toujours une fête ne laisse que du vide et de la fatigue, mais une fête qui a pour résultat un bienfait, donne du bonheur pour long-temps: le plaisir n'est alors que le coloris de la bonté.

#### LITTÉRATURE.

Nous n'abordons jamais ce sujet sans un gémissement, tant la littérature, qui fait partout ailleurs le charme et la parure de la civilisation, est négligée parmi nous. La politique absorbe tout: les écrits politiques sont les seuls que l'on achète et que l'on lise. Si du moins on se rattachait par là aux études littéraires, et que l'on demandât aux écrivains politiques du style, de la correction, de l'élégance! Mais il n'en est pas ainsi. Le langage le plus grossier, le plus franc en fait d'ordures et le plus hostile à la grammaire et aux convenances, est le plus en vogue, et la littérature du journal *au beurre* a deux fois plus d'admirateurs que celle de l'*Aurore*. Hors de la politique alors il n'y a plus même moyen pour un auteur d'être lu. Morale, philosophie, science, histoire, roman, poésie, ne trouvent point de chalands, et le pauvre écrivain doit savoir gré à ceux qui veulent bien accepter en cadeau le produit de ses veilles et de ses débours, car les imprimeurs ne travaillent pas *gratis*.

Cette apathie du public gagne jusqu'aux publicistes, qui ont presque honte de parler de ce dont personne ne fait cas, et deviennent, malgré eux, complices de cette indifférence, qui ne se borne pas aux publications d'agrément, mais embrasse celles qui sont d'une utilité réelle et d'un intérêt actuel pour la prospérité du pays. N'avons-nous pas entendu dernièrement tourner la *Verdade* en ridicule pour avoir inséré par fragmens, dans ses Variétés, un mémoire sur la culture du thé, culture sur laquelle nos cultivateurs dirigent aujourd'hui leur attention, et qui peut, d'ici à quelques lustres, si elle est convenablement entreprise, égaler le produit que le Brésil tire de la culture du café, qui n'était pas encore introduite il y a cinquante ans. Quel esprit anime donc cette bonne ville de Rio de Janeiro, dont la richesse est uniquement basée sur le résultat du travail des agriculteurs des provinces, et qui se raille de ceux qui veulent éclairer la classe qui nourrit l'état? Nous aussi nous avons eu à souffrir bon nombre de plaisanteries pour avoir réclamé, sans nous lasser en faveur du premier besoin d'un pays nouveau, l'obtention de chemins et de moyens de communication de toute espèce. Mais, sans nous en apercevoir, nous voici rengagés dans la politique, bien loin du chemin que nous voulions suivre aujourd'hui. Nous voulions parler de poésie et de la poésie de M. Burgain. M. Bar-

Un jeune homme qui se délasse de l'industrie honorable qu'il exerce, en courtisant les Muses. C'est un exemple que nous désirons proposer à la jeunesse brésilienne. Cette raison et l'estime que nous avons conçue pour M. le docteur J. V. de Torres Homem, qui s'est tiré si brillamment du concours ouvert dernièrement pour quelques chaires de l'école de médecine, après lequel il a été promu à la chaire de chimie, nous ont fait prendre l'engagement de parler de ses Essais poétiques (1) que l'auteur a dédiés par un sentiment d'amitié, basé sur la reconnaissance, au jeune et savant professeur de chimie; mais cette monomanie de politique dont nous ne sommes pas moins atteints que le reste de la population, nous avait toujours fait remettre l'époque de dégager notre promesse, jusqu'à ce que nous avons eu honte de notre retard en lisant dans les annonces que le produit de la vente des poésies était destiné au soulagement des malheureux habitans de Campos. Notre tâche se trouve ainsi accrue des éloges que nous devons à une bonne action; du reste, comme nous ne sommes pas très prodigues d'éloges, nous diminuerons d'autant la part qui devrait revenir au poète dont les Essais annoncent de la facilité et de la sensibilité. Nous désirerions y trouver un peu plus d'originalité et de fait individuel, comme s'expriment les artistes. M. Burgain, et ceci se rencontre rarement au Parnasse, est modeste et se défie de ses propres forces. Il s'appuie trop sur ses réminiscences européennes et sur les poésies qu'il a étudiées. Il ne devrait pas craindre de se livrer davantage à ses émotions particulières, et aux impressions que le soleil inspirateur des tropiques et l'aspect ravissant de la nature du Brésil font naître dans une âme organisée pour la poésie. Nous l'attendons à ses nouvelles productions pour le juger définitivement.

Ne quittons pas encore le champ de la littérature puisque nous y avons fait une excursion. Voici un petit volume de maximes qui nous a été remis par main tierce, et qui ne porte pas de nom d'auteur. Mais le public a soulevé le voile de l'anonyme sous lequel se cache une de nos illustrations politiques. L'auteur a copié quelques pages du *Cœur Humain*, de ce volume aux cent mille pages que personne n'a jamais lu et ne lira jamais jusqu'au bout, et où, dès la préface, les bécotements de l'expérience font découvrir des vérités échappées aux plus habiles devanciers. L'écrivain des *Maximas e Pensamentos moraes de hum Brasileiro* a bien lu, et l'expérience des hommes et des affaires lui a profité. Ses pensées sont justes, ses maximes salutaires et d'une rigoureuse exactitude, que le sens commun, le meilleur juge en pareille matière, confirme pleinement. Nous en traduirons quelques-unes, qui mieux qu'une longue dissertation justifieront notre opinion.

— Naturellement nous nous réjouissons de la mort des avarés comme si nous étions leurs héritiers, ou leurs légataires.

— L'allégresse du pauvre, quoique moins durable, est toujours plus intense que celle du riche.

— La probité est susceptible d'héroïsme comme la valeur.

— Peu de femmes se croient laides : aucun homme ne se croit un sot.

— Le luxe est comme le feu, qui brille d'autant plus qu'il consomme davantage.

— Les pauvres taxent l'aumône, quand ils demandent à titre d'emprunt.

— On est si avare de louanges pour les autres hommes, que chacun se croit en droit de se louer soi-même.

— La mort d'un avaré vaut la découverte d'un trésor.

— Les gouvernemens tendent à la monarchie comme les corps gravitent vers le centre de la terre.

#### VARIÉTÉS.

##### LITTÉRATURE ALLEMANDE.

##### Extraits d'Henri Heyne.

##### I. Conversation sur la Tamise.

..... L'homme jaune se tenait à côté de moi, sur le tillac, lorsque j'aperçus les bords verdoyans de la Tamise, et une douce harmonie se répandit dans mon âme.

— Pays de la liberté, m'écriai-je, je te salue; je te salue, liberté, naissant soleil du monde rajeuni! Ces anciens soleils, l'amour et la foi, ont pâli, sont glacés, et ne peuvent plus éclairer ni échauffer. Les vieux bois de myrtes, autrefois trop peuplés, sont abandonnés, et il n'y a que des tourterelles craintives qui font encore leurs nids dans les fragiles buissons. Ils tombent, ces anciens dômes qui furent élevés à une hauteur gigantesque par un peuple pieux et fier, qui voulut porter sa croyance jusqu'au ciel; ils sont en ruines, et leurs dieux ne croient plus en eux-mêmes. Ils sont usés, ces dieux, et notre siècle n'a plus assez d'imagination pour en créer de nouveaux. Toute énergie du cœur se transforme aujourd'hui en amour de la liberté, et la liberté est peut-être la religion des nouveaux temps. C'est encore une religion qui n'a pas été prêchée aux riches, mais aux pauvres, et qui a, elle aussi, ses évangiles, ses martyrs et ses Judas.

— Jeune enthousiaste, dit l'homme jaune, vous ne trouverez pas ce que vous cherchez. La liberté est peut-être une nouvelle religion, qui se répand sur toute la terre; mais de même qu'autrefois chaque peuple, en adoptant le christianisme, le façonna selon ses besoins et son propre caractère, ainsi chaque peuple ne prendra de la nouvelle religion, de la liberté, que ce qui lui convient, selon ses intérêts locaux et ses mœurs nationales. Les Anglais sont un peuple domestique; leur vie bornée s'écoule au milieu de leurs familles. C'est au sein de ses foyers que l'Anglais cherche cette satisfaction intérieure qui lui échappe au dehors, par la gaucherie sociale qui lui est naturelle. L'Anglais se contente donc de cette liberté qui lui garantit ses droits individuels, qui protège son corps, sa propriété, son mariage, sa croyance et ses caprices même. Personne n'est plus libre, dans sa maison, que l'Anglais; et, pour me ser-

(1) Poésies de M. Burgain. Seignot-Plancher et C<sup>o</sup>, rue d'Orvidor, n. 95.

vir d'un mot célèbre : « il est roi et évêque dans ses quatre murs, » et ce n'est pas sans raison qu'il a l'habitude de prendre pour devise : *My house is my castle.*

Si l'Anglais a le plus grand besoin de la liberté individuelle, le Français, de son côté, peut s'en passer, pourvu qu'on le laisse largement jouir de cette partie de la liberté générale que nous appelons égalité. Les Français ne sont point un peuple domestique, mais un peuple sociable; ils n'aiment pas une réunion silencieuse, qu'ils appellent une conversation anglaise; ils courent, en causant, du café au cerole, du cercle aux salons; leur sang est léger comme leur vin de Champagne, et leur talent naturel de conversation pousse à la vie sociale, dont la première et dernière pensée, dont l'âme, en un mot, est l'égalité. Avec le développement de la vie sociale, en France, devait donc naître aussi le besoin d'égalité; et quoique la révolution soit sortie du budget, elle trouva ses premiers organes parmi ces roturiers spirituels qui, dans les salons de Paris, étaient, en apparence, sur le même pied que la haute noblesse, et auxquels pourtant on rappelait de temps à autre leur humble extraction, ne fût-ce que par un sourire féodal, à peine perceptible, mais par cela même plus profondément cruel; et si la canaille roturière prit la liberté de trancher les têtes de cette haute noblesse, ce fut peut-être moins pour hériter de ses biens que pour hériter de ses aïeux, et pour remplacer l'inégalité d'une classe par l'égalité de toutes. Nous pouvons en toute sûreté croire que cette tendance vers l'égalité était le grand principe de la révolution, puisque les Français se trouvèrent bientôt heureux et contents sous la domination de leur grand empereur, qui, prenant en considération leur minorité, mit toute leur liberté sous sa sévère tutelle, et ne leur abandonna que le plaisir d'une pleine et glorieuse égalité.

Quant à ces bons Allemands, ils n'ont besoin ni de liberté, ni d'égalité. C'est un peuple spéculatif, ce sont des idéologues, des penseurs, raisonneurs et rêveurs, qui ne vivent que dans le passé et l'avenir, mais n'ont point de présent. Les Anglais et les Français seuls ont un présent; chez eux chaque jour a son combat, son action et sa réaction, et son histoire.

L'Allemand n'a rien qui l'excite à se battre; et comme il a commencé à supposer qu'il peut y avoir des choses dont la possession mérite d'être désirée, ses philosophes n'ont pas manqué de lui apprendre à douter de l'existence de semblables choses. On ne peut nier que les Allemands aiment la liberté; mais ils l'aiment autrement que les autres peuples.

L'Anglais aime la liberté comme sa femme légitime: il la possède; et bien qu'il ne la traite pas avec une tendresse évidente, au besoin il sait la défendre en homme, et malheur à l'habit rouge qui s'introduirait dans sa respectable chambre à coucher, soit en galant, soit en *entremetteur*! Le Français aime la liberté comme sa maîtresse; il brûle pour elle et elle le dévore; il

se jette à ses pieds avec les protestations les plus extravagantes, il se bat pour elle à vie et à mort; il fait pour elle mille folies. L'Allemand aime la liberté comme on aime sa grand-mère.

Que les hommes sont bizarres! Dans notre patrie nous sommes maussades; chaque sottise, chaque misère nous y fâche, et, semblables aux petits garçons, nous voudrions tous les jours nous sauver à l'étranger et nous répandre dans l'espace; mais une fois que nous y sommes arrivés, nous nous trouvons beaucoup trop au large, et nous désirons intérieurement retourner aux sottises étroites et aux gaucheries de notre patrie, retrouver notre bonne petite chambre, rêver près d'un bon poêle allemand et lire la *Gazette d'Augsbourg*. Tout cela m'est arrivé pendant mon voyage en Angleterre. A peine me fus-je éloigné des côtes d'Allemagne, que se réveilla en moi une singulière tendresse pour ces bonnets de nuit et ces perruques de la Germanie que je venais de quitter avec hauteur, et lorsque la patrie se fut entièrement dérobée à mes yeux, je la retrouvai dans mon cœur.

Il se pouvait donc que ma voix fût un peu émue lorsque je répondis à l'homme jaune : « Mon cher monsieur, n'insultez pas aux Allemands! Quoiqu'ils soient des rêveurs, un grand nombre d'entre eux ont fait de si beaux rêves que je ne voudrais pas les échanger contre la vivante réalité de nos voisins. Mais comme nous dormons et rêvons tous, nous pouvons peut-être nous passer de la liberté; car nos tyrans dorment aussi et ne font que rêver la tyrannie. Nous ne nous sommes éveillés qu'une seule fois, le jour où les catholiques romains nous enlevèrent notre liberté de rêver; nous agîmes alors, nous vainquîmes et nous nous recouchâmes ensuite pour continuer à rêver. Ah! monsieur, ne vous moquez pas de nos rêves; de temps à autre, comme les somnambules, ils disent pendant leur sommeil des choses merveilleuses, et leur parole devient un germe fécond de liberté.

Qui peut prévoir les événements? L'Anglais spleenique, las de sa femme, peut avoir un jour la fantaisie de lui passer une corde au cou pour la vendre à Smithfield; le mobile Français peut faire une infidélité à sa maîtresse, l'abandonner, danser et chanter avec des courtisanes; mais l'Allemand ne mettra jamais sa vieille grand-mère tout-à-fait à la porte; il lui accordera toujours une petite place près de son poêle, où elle puisse raconter aux enfans curieux ses bonnes histoires. Si un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, la liberté disparaissait du monde entier, un Allemand la retrouverait dans ses rêves. (Traduit par M. Max Knufmann.)

COURS DU CHANGE. — Rio de Janeiro, 12 Mars 1855.	
Londres	34 1/2 à 35
Paris	260
Or en barres	100 à
Doubles d'Espagne	22 1/2 à 200
Piastres	12 1/2 à 10
Monnaie de 6 1/2 100	12 1/2 à 14 1/2 100
D <sup>o</sup> . 4 1/2 100	6 1/2 800
1 <sup>o</sup> D <sup>o</sup> . d'Argent	4 1/2 à 4 1/2
D <sup>o</sup> . de cuivre	10 à 11
Apôlices	45